

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 45

Artikel: Le charcutier pratique
Autor: Allais, Alphonse
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222869>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sommelière aux cheveux roux, avait pour chacun de deux sourires.

En grand mystère, je vous confierai que la maîtresse du logis était la plus jolie et la plus sensible veuve que l'on pût rêver, encore que son âge correspondait à celui d'un landwehrien de l'armée fédérale ; confidentiellement aussi, j'ajouterais qu'elle avait une fille de dix-huit printemps, adorable blonde, qui jouait fort bien du piano.

C'est là qu'il faut chercher le motif de la liaison qui s'établit entre le sergent Fontaine et le caporal Bonneau et qui dura autant que le séjour du bataillon dans cette allémanique Capoue. Quand je vous aurai dit que le caporal était un musicien de vingt ans et le sergent un poète de trente ans, vous comprendrez que le coup de foudre fut double et proportionné !

Ainsi donc, Fontaine et Bonneau se retrouvèrent chaque soir dans le petit salon du premier, où chacun d'eux apportait son tribut à sa muse.

Lorsque le capitaine avait prononcé le sacrementel « rompez vos rangs », Fontaine et Bonneau prenaient, côté-à-côte, le même chemin. Les camarades, qui connaissaient leur aventure, les regardaient en souriant. — Le beau-père et son gendre ! remarqua plaisamment quelqu'un. Ils furent ainsi surnommés.

Aussi longtemps que le « septième léger » tint garnison dans ce lieu charmant, le caporal musicien et Fräulein Susy jouèrent chaque soir du piano à quatre mains. Et, en dépit de certain dictum qui prétend qu'il ne faut pas dire « fontaine », madame l'hôtesse écoutait le sergent de ce nom lui conter fleurette en prose et en vers. Pareille idylle ne pouvait finir que par un double mariage ou par un cataclysme. L'avance était trop grande pour qu'un recul fût possible ; l'action engagée, si vous nous permettez cette expression empruntée à l'art tactique, devait être poussée à fond. Sur le clavier du Pleyel, les quatre mains avaient fait merveille, et là comme ailleurs, ce fut l'accord parfait. Les mots les plus tendres, roucoulés tantôt en français, tantôt en allemand, bercèrent les amoureux d'une harmonie suave et discrète. Bref, les deux sous-officiers vaudois firent plus, pour « combler le fossé », que tous les discours prononcés des deux côtés de la Sarine.

Mais ici-bas, tout passe, hélas ! Les meilleures choses ont une fin. Et les régiments sont volages...

Il n'y eut pas de catastrophe et d'hyménéée non plus.

Par une belle nuit d'été, la générale sonna. Ce n'était pas une alarme de manœuvres ; le bataillon partit avec ses fourgons, ses caissons, ses cuisses et ses malades pour une destination inconnue. C'était un de ces déménagements rapides comme on n'en voit qu'au service militaire. L'on s'en alla, le cœur léger, car on en avait pris l'habitude. Les successeurs trouveraient des cantonnements prêts, des lits chauds, des bocks de bière fraîche et un tas de choses appréciables.

— A chacun son tour d'être heureux ! proclama un philosophe quand la colonne se fut mise en marche.

La troupe défila sous les fenêtres illuminées en son honneur. Partout, sur les seuils, des silhouettes féminines... Tout à coup, devant la terrasse familiale, le sergent Fontaine et le caporal Bonneau agitèrent leur képi. Quatre mains, quatre petites mains faisaient des signes d'adieu.

— Dommage, un si bon piano ! s'écria le fusilier Rosat, d'une voix attendrie.

Et la joyeuse infanterie s'écoula dans la nuit.
Alphonse Mex.

L'oiseau vole. — Le juge. — Comment, jeune homme, à votre âge, en pleine vigueur physique, au lieu de travailler, vous avez préféré vous enrôler dans l'armée du mal !

L'accusé. — Si vous saviez, mon président, pas de travail, pas de pain, pas de logement... Toujours comme l'oiseau sur la branche !

Le juge (d'un ton sévère). — N'essayez pas d'égarer la justice. Quand l'oiseau est sur la branche, il ne vole pas.

Le sommelier navré. — Client. — Regardez-moi ça, un cheveu blanc sur mon bifteck... C'est dégoûtant.

— Ah ! monsieur est comme moi ! Monsieur regrette la petite cuisinière blonde qu'on a renvoyée.

LA QUESTION DES BAINS

FLe jeune François ne fréquente pas les piscines. Mais l'année dernière ses parents l'ont emmené faire un bon séjour hygiénique : une journée au bord du lac. Et — une fois n'est pas coutume — ils lui ont donné quarante sous pour aller prendre un bain !

Malheur ! Quand François est revenu après cette mémorable opération, sa mère a constaté avec désespoir qu'il avait perdu le petit pull-over en coton mercerisé qui lui sert habituellement de gilet.

— Herr Goth ! hulule-t-elle : ton *poule-ofère*, misérable ! ton *chilet* !... Qu'en as-tu fait ?... Va le chercher !

François consterné, est retourné à la plage, a exploré en vain toutes les cabines... Hélas ! il n'a pas retrouvé son *chilet* !

Or, cette année, le trio, s'est offert une nouvelle villégiature à Lausanne, et maman a donné à son François cinquante centimes de plus (ça a augmenté), pour prendre un bain.

Au bout d'une heure, le garçon, radieux et triomphant, rejoint ses parents à Ouchy :

— Maman ! maman ! papa ! leur crie-t-il du plus loin qu'il les aperçoit... ça y est ! j'ai retrouvé mon *chilet* !

— Où ça donc ? demande la maman, heureuse et étonnée... Où qu'il était ?

— En dessous de ma chemise, dit François.

UN TESTAMENT ORIGINAL

ELLA avait deux qualités, sans parler des autres. Les yeux vifs comme des charbons, une bouche au dessin parfait, la taille élancée, madame Henriette était comme la jeune Moabite : belle de visage et agréable à voir ! C'est là une de ces qualités à laquelle elle tenait jalousement... et que d'autres lui jalouaient avec ténacité.

Après avoir vécu une quinzaine d'années dans une famille distinguée d'Angleterre, elle s'en revint habiter le Jorat, qui pour elle, était l'endroit le plus sain du canton de Vaud. Mais comme elle certifiait aussi que le canton de Vaud est le plus riant de la Suisse, et la Suisse le plus beau pays du monde ; on comprend son choix ! Cet amour du sol natal, si exagéré qu'il puisse paraître à quelques-uns, était une des belles qualités de madame Henriette.

Elle avait, parfois, des sentiments si pieux qu'elle en arrivait à écrire ses méditations, telle celle-ci sur la *Mort de Saladin, veille du premier jour de l'an 1853* :

« Mon D. ! je gémis sous le poids d'une cruelle épreuve, tout est amer dans cette dispensation ; et lorsque j'implorais votre miséricorde en faveur des êtres qui souffrent par la méchanceté et la barbarie des hommes... près de moi, s'accomplissait dans l'ombre, le terrible forfait. Mon D. ! que votre juste éclate ! que celui qui a fait souffrir mille morts à un être innocent, soit puni, — qu'il éprouve les mêmes tourments, que sa conscience ne lui laisse aucun repos. — Veuillez consoler mon âme, abattue par ce coup... oppresée de tristesse. Tous les biens de la terre ne saueraient me rendre la paix et le contentement... »

Saladin était un chien, mais un chien comme il n'y en avait point d'autres : bon gardien, n'aboyant qu'à bon escient et... ne faisant jamais de mal à personne. C'est pourquoi il était chéri de sa maîtresse, étant le compagnon de sa vie solitaire... Cette tendre affection ne suffisait pas toujours à Salandin et madame Henriette, en femme intelligente, le comprenait ; parfois elle ouvrait la porte de l'enclos, détachait la chaîne et Saladin heureux, s'élançait à travers champ — nouveau Paris — rejoindrait la belle Hélène, la chienne à Jean-Siméon. Parfois, une brève halte dans sa course folle, lui permettait de soulever dans une ferme voisine, une poulette ou un jeune coq, qui faisait le menu d'un gentil tête à tête. Il n'aimait pas arriver les mains vides, mais ces exploits n'étaient pas du goût de tous... Le repas terminé, la belle Hélène voulait son Saladin tout à elle.

Elle l'excitait contre tout nouveau venu si bien qu'un jour le doux Saladin, s'en prit à un homme qui passait, et lui manqua de respect au point de lui enfonce ses canines dans la chair. Le pauvre homme trouva la chose de fort mauvais goût et réserva à l'animal cette fatale nuit de Silvestre.

Mais tout le monde se remplace... Après six mois de deuil, Soliman vint remplacer Saladin. Madame Henriette vit à son tour la mort approcher et fit son testament, par lequel elle donna beaucoup ; mais que nous importe ce qu'elle fit de ses trois pianos, par exemple. On ne peut rien obtenir des pianos qu'à force de taper dessus, tandis que les chiens, eux, sont pleins de vie comme les mauvaises langues, et c'est justement pour les faire taire qu'il faut leur taper dessus (ça réussit d'ailleurs avec les premiers, mais avec les seconds rarement). Par contre, il est intéressant de connaître, de ce testament homologué dans toutes les formes légales, les jolies dispositions que voici :

« Depuis plusieurs années, nous sommes visités par une gentille chienne appelée « Belle » qui appartient à un chasseur de Corcelles. Je veux qu'on remette à la femme du dit chasseur un écu de cinq francs, en la priant de dédommager « Belle » de ce qu'elle perdra par ma mort. J'avais coutume de lui faire de petites honnêtetés quand elle venait chez nous.

Ma nièce Isabelle m'a promis de prendre et garder mon chien Soliman. Je lui lègue trois cents francs, comme compensation de ce qu'elle aura à débourser annuellement pour l'inique et abominable impôt sur les chiens de garde, imposé par notre gouvernement, comme s'ils n'étaient pas utiles, même indispensables. Eux, dans les villes ont des guets, des gardes de nuit ; leur personne et leurs biens sont en sûreté — cela leur suffit, — quant à nous autres campagnards, que nous soyons volés ou assassinés, peu leur importe. »

Jaques Desbois.

Le bon truc. — Un garçon ayant l'air très simple s'arrête devant la boutique d'un forgeron en revenant de l'école, et le regardait travailler très attentivement.

Le forgeron, mécontent de sa curiosité, prit un morceau de fer rougi au feu et le passa sous son nez, espérant le faire déguerpir.

— Si vous me donnez deux sous, je le lécherai, dit le garçon.

Le forgeron sortit la pièce et la lui tendit.

Le jeune homme simple prit l'argent, le lécha, le mit dans sa poche et s'en alla en siifiant.

Position peu banale. — Une fleuriste reçut un jour d'un veuf la commande d'une couronne funéraire, ornée d'un ruban de soie, « sur les deux côtés » duquel devait se trouver cette inscription :

« REPOSE EN PAIX ».

La fleuriste chargea de l'exécution de la commande, faite par écrit, une apprentie qui l'interpréta à sa façon, et, le jour de l'enterrement, on put lire sur le ruban :

« REPOSE EN PAIX SUR LES DEUX COTÉS ! »

LE CHARCUTIER PRATIQUE

C'EST ce même charcutier qui répondit un jour à une commission d'hygiène qui enquêtait sur les industries insalubres :

— Où je jette mes résidus ? Quels résidus ?

— Vos résidus, parbleu ! vos détritus.

— Des détritus ? Mais je n'ai jamais eu de détritus ! Un bon charcutier ne sait pas ce que c'est qu'un détritus. Dans notre métier, messieurs, c'est comme dans la nature, rien ne se perd, tout se transforme.

Cet homme disait vrai : industriel pratique, avisé commerçant, il faisait flèche de tout bois et marchandise de toute substance. Des plus aimables, au reste, des plus galants, des plus joviiaux, ah ! le brave charcutier que c'était ce charcutier-là ! Tous ces mille avantages ne l'empêchaient pas d'être un terriblement gros individu. Des médecins consultés l'engagèrent à se faire enlever son excédent de graisse. Les bras qu'il jeta au ciel à cette invite, vous les voyez d'ici. Mais non, ce n'était pas si dangereux, et grâce aux ressources dont la chirurgie moderne dispose, affirmèrent les morticoles, on vous enlève à un homme

trente ou quarante livres de graisse avec l'aisance que met un perruquier à vous rafraîchir la barbe.

Le pauvre charcutier demanda à réfléchir.

— Un de ces jours, murmura-t-il, un de ces jours.

Et chaque fois que son médecin revenait à la charge, l'homme gras répétait :

— Je me déciderai bientôt.

Un beau soir, il prit la résolution virile, et fit convoquer d'habiles chirurgiens munis de leurs aciers et de chloroforme.

L'opération s'accomplit à souhait.

On débarrassa le patient de son adipeux fardeau, sans même qu'il se réveillât.

Huit jours après, notre homme descendit de sa chambre, n'ayant pas connu la fièvre une seule minute.

Par tout le quartier ce fut un émerveillement. Je tiens à le féliciter :

— Tous mes compliments, mon cher, de votre sveltesse. Un roseau, on dirait. Mais dites-moi pourquoi ne vous êtes-vous pas décidé plus tôt ?

Le charcutier eut un clignement de ses petits yeux malins et répondit :

— J'attendais la hausse des suifs !
Alphonse Allais.



UNE BIBLIOTHÈQUE A LA MONTAGNE 7

Mais la tranquillité n'était pas de longue durée. Il y avait mille sujets de guerre entre ces têtes blondes qui se pressaient pour mieux voir. Les plus forts empiétaient toujours et accaparaient ; les autres se plaignaient. La grand'mère avait beau recommander le silence et faire de son mieux pour apaiser les querelles, l'aïeul ne tardait pas à être réveillé, et il le faisait savoir en frappant de sa crosse une coup sec sur la table. Cette crosse était un vieux bâton de dormir dont il s'aidait pour marcher, et qu'il avait toujours sous sa main, à côté du fauteuil. Les enfants la connaissaient. Au bruit du coup, tous les doigts se retiraient comme par enchantement, et toutes les têtes se retournaient vers le père-grand. Les uns, se sentant forts de leur âge plus tendre et de sa faiblesse à les gâter, le regardaient, en riant, faire de gros yeux bien irrités et bien bénévoles. Les autres, les plus coupables, riaient aussi, mais d'un rire provocateur, et en ayant bien soin de cacher leurs mains. Puis l'aïeul se laissait retomber contre le dossier de son fauteuil, et la paix était rétablie jusqu'au renouvellement prochain des hostilités. Malheur pourtant à ceux qui avançaient les doigts imprudemment, avant qu'il eût fermé au moins un œil ! Il était sournois quelque fois, et la crosse avait des retours.

Certaines images avaient le don de saisir vivement ces imaginations enfantines. L'une des plus goûtables représentait Absalon pendu par les cheveux. C'était une chose à voir que le galop de son cheval au milieu des arbres de la forêt. Lancé à toute vitesse, le fier coursier se dérobait sous le fils de David, qui vainement le serrait encore des talons. L'artiste, en habile homme, avait bien senti la difficulté du sujet et s'était tiré d'affaire ingénieusement. Il en avait usé avec la chevelure d'Absalon comme les géologues avec le temps, il l'avait indéfiniment allongée. De plus, une horrible tempête agitait les airs ; les arbres se tordaient ; le casque du héros vaincu voltigeait au loin dans l'espace, emporté avec les feuilles mortes, et au milieu de ce déchaînement des ouragans, rien ne semblait plus naturel que cette chevelure qui, soulevée de toute sa longueur, faisait trois fois le tour d'une grosse branche noueuse, si haut placée que les bras d'Absalon s'agitaient au-dessous dans le vide. La plus parfaite harmonie régnait dans cette singulière composition. La crinière du cheval n'était pas moins

surabondante et ne s'agitait pas moins que la chevelure du cavalier ; sa queue fouettait les airs, et l'on voyait le moment où, lui aussi, il allait se trouver pris et suspendu comme son maître.

L'histoire d'Absalon n'est pas celle des histoires de la Bible que les enfants préfèrent ; mais, ainsi représentée, elle les remplissait de terreur et de pitié. Pauvre Absalon, comme il va être balancé par le vent ! Il faut qu'il ait été bien désobéissant !

— Qu'est-ce qu'il a fait, grand'mère ?

Et aussitôt l'aïeule d'interrompre sa lecture et de raconter comment Absalon avait fait la guerre à son père, le grand roi David. Alors l'étonnement était au comble, et l'aînée elle-même oubliait les histoires de M. Souci pour écouter celles de la grand'mère. Puis, au plus beau du récit, une idée subite traversait l'esprit de l'un des garçons, tondu de la veille.

— Mère-grand, pourquoi Absalon avait-il les cheveux si longs ? Est-ce qu'on ne les lui avait jamais coupés ?

— Non, mon garçon.

— Mère-grand, si on ne me coupait jamais les cheveux, est-ce qu'ils deviendraient longs comme ça ?

L'aïeule montrait l'aînée des fillettes, dont les tresses tombaient déjà jusqu'à la hanche. Mais celle-ci avait son idée.

— Mère-grand, les cheveux des garçons ne viennent pas si longs que ceux des filles.

A cela le grand-père avait une réponse qui coupait court à la réplique, et qu'il ne manquait pas de placer pour peu qu'il eût un œil ouvert.

— Les cheveux d'Absalon, disait-il avec autorité, croissaient comme ceux des filles.

Puis on tournait les feuillets, parfois en avant, parfois en arrière, et l'on tombait tôt ou tard sur le combat du petit David avec le grand Goliath. Belle image, impatiemment attendue ! Qu'il était joli, le petit David, au coin de la page, avec ses cheveux bouclés, son bâton de berger et sa fronde en mouvement ! Quant à Goliath, ses pieds touchaient à la marge d'en bas, sa tête à la marge d'en haut, et il chancelait de tout son long. Il tombait en arrière, une jambe en l'air. Un de ses bras était embarrassé d'un énorme bouclier rond ; de l'autre, il brandissait un glaive, dont un seul coup eût pourfendu de la tête aux pieds le pauvre berger d'Israël. Mais il n'avait pas pris garde à la fronde, l'orgueilleux géant. Une arme pareille était bonne tout au plus contre les louveaux de la forêt, et cependant sur son front rébarbatif s'ouvrait une large blessure avec la pierre fichée au beau milieu. Image parlante : l'action était là tout entière, claire, authentique, visible. Mais si belle que fût l'image, l'histoire était bien plus belle encore.

— Mère-grand, contez-nous l'histoire du petit David et du géant Goliath.

L'aïeule s'interrompait de nouveau, et racontait pour la centième fois cette merveilleuse histoire, qui ne lassait jamais. On l'eût entendue deux ou trois fois de suite avec le même intérêt palpitant et le même ravissement d'imagination. Le petit David est l'ami des enfants, surtout des enfants montagnards. Eux aussi, ils gardent les troupeaux aux champs, c'est leur occupation d'automne ; eux aussi, ils ont une fronde, et ils s'en servent non pour tuer des géants, mais pour abattre les fruits au bout des hautes branches. Ils font leur ménage tout seuls, au milieu de prés jaunis ; ils ont leurs feux de ramée verte, qui, avant de flamber allègrement, remplissent de fumée le pâturage, et ils se figurent que le petit David les imitait dans tous leurs jeux. Il est un des leurs, et ils s'attribuent la gloire de sa victoire.

— Mère-grand, n'est-ce pas que le petit David abattait aussi les châtaignes avec sa fronde ?

— Oui, mon enfant, mais jamais celles du voisin, et c'est pourquoi Dieu l'a béni.

Les feuillets tournaient encore, et voici les murailles de Jéricho, terribles murailles, avec des portes d'airain, murailles si hautes que les guerriers debout entre les créneaux ne paraissaient pas plus grands que des sauterelles. Toute une foule s'y pressait : femmes, enfants, soldats, et l'on s'y moquait des Israélites. Evidemment l'artiste était

en veine de réalisme quand il avait illustré cette scène. Parmi les gamins de Jéricho, il y avait de francs polissons, et leurs démonstrations étaient de celles qu'il n'y a pas besoin d'expliquer aux enfants. Cependant les Israélites continuaient leur marche solennelle, et la trompette sonnait à tous les vents des cieux. Ils avaient cors de chasse, flûtes, clarinettes, et ils soufflaient de tous leurs poumons. A leur tête marchait Josué ; derrière, la foule du peuple. Ce qui plaisait surtout aux enfants dans cette gravure, c'étaient les gestes des gamins de Jéricho sur la muraille, et cette musique qui était la juste image de celle qu'ils voyaient parader dans les jours de revue, en tête du contingent de la localité. Mais l'histoire de Jéricho ne valait pas à leurs yeux celle de David et de Goliath. Néanmoins, il y avait toujours des curieux, et la grand'mère s'en serait bien passée, car c'était une histoire qui ne ressemblait à aucune autre et de laborieuse explication. Aussi, quand elle entendait parler de la trompette de Jéricho, avait-elle coutume de s'absorber dans sa lecture.

— Mère-grand, qu'est-ce qu'ils font là avec leurs trompettes ?

Pointe de réponse.

Mais les enfants ne se tenaient pas pour battus ; ils répétaient la question avec l'insistance qui leur est propre, et si la grand'mère s'obstinaît dans son silence, ils se tournaient vers l'aïeul, et qu'il dormît ou non, l'interrogeaient impitoyablement.

— Père-grand, qu'est-ce qu'ils font là avec leurs trompettes ?

— Ils sonnent de la trompette, répondait-il quand il avait repris ses sens.

— Mais pourquoi est-ce qu'ils sonnent de la trompette ?

— Pour faire tomber les murailles de Jéricho.
(A suivre). E. Rambert.

— Moi, non, je préfère les veaux des champs !
r'aime pas les vaudevilles ?
— Moi, non, je préfère les veaux des champs !

L'armana populaire in patai dès 1930.

vint dé paraire. Lei illa mé dé 50 galéjés pittités gouguenéttes contre 27 l'an pacha et lou prix lé déchendu du Fr. 1.20 à 50 centimés.

Che te vao la rechaïdre franco lou churlendéman invouille 55 centimés in timbres pouchta à la librairie Verdon à Fruboua.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le Conteum Vaudois comme référence.

LAUSANNE

Buffet de la Gare C.F.F.

André Oyex

Toutes spécialités de saison

Nos vins du pays réputés

Achetez vos chemises
chez le spécialiste

DODILLE

Rue Haldimand

LAUSANNE

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne